N° 26

Revue Hebdomadaire

DE LA

PRESSE FRANÇAISE

◆◆◆

ARTICLES ANECDOTIQUES, DOCUMENTAIRES ET AUTRES DES PRINCIPAUX JOURNAUX DE FRANCE

◆◆◆

SOMMAIRE :

Des Belges qui en appellent à l'Allemagne. — *Souvenir d'une infirmière : je ne pouvais pas souffrir.* (L'Echo de Paris). — *Cas Boches.* — *Exploitation systématique.* — *Ce qu'a fait la France.* (Extraits du Times). — *Quadruple victoire des alliés.* (Les Nouvelles).

◆◆◆◆

Belgian War Press

REVUE HEBDOMADAIRE

DE LA

PRESSE FRANÇAISE

ARTICLES ANECDOTIQUES, DOCUMENTAIRES ET AUTRES
DES PRINCIPAUX JOURNAUX DE FRANCE

—O—

N° 26

Des Belges qui en appellent à l'Allemagne.

Bruxelles, 17 septembre 1915.

Le bureau de l'*Algemeen Nederlandsch Verbond* a présenté une requête au Gouverneur Général von Bissing. Il y est dit :

« *Abandonnés à l'action délétère du* romarisme *(sic), les flamands sont, depuis des siècles, le jouet des vicissitudes malheureuses de la politique européenne. L'esprit français a multiplié les violences et les ruses pour tâcher de dénaturer les flamands. De génération en génération les flamands sentent le ver rongeur de la* francisation *qui s'attaque à ce qu'un peuple a de plus sacré : son énergie native (Volkskraft) et sa langue. Les flamands, bien qu'ils constituent les 2/3 de la population de leur propre pays, sont systématiquement asservis et spoliés, depuis 85 ans, par le gouvernement belge, dont les sympathies sont françaises.*

Malgré tout cela les franskiljons n'ont pas réussi.

Personne d'ailleurs ne réussira jamais à enlever aux flamands leur langue, ni leur naturel.

A la veille de la guerre les choses prenaient une nouvelle tournure, car les flamands avaient enlevé de haute lutte quelques lois qui allaient protéger leur langue. Si ces lois ne furent pas loyalement appliquées par les autorités belges, si même, pour les rendre vaines, elles furent faussement expliquées et dénaturées, il en résulte néanmoins que le peuple flamand prit conscience des droits de race et qu'il affirma ses prétentions plus vigoureusement que jamais.

Les esprits, déjà exaspérés par la situation qui leur était faite, le sont chaque jour davantage depuis l'occupation du pays par l'armée allemande. En effet, les franskiljons ne laissent échapper aucune occasion, en l'absence du gouvernement belge responsable, pour fouler aux pieds tout ce qui est flamand. L'esprit français trouve l'occasion bonne et étend sa misérable action partout où il n'est pas parvenu jusqu'ici à supplantar ce qui est flamand ».

Dans ce qui suit la requête s'attaque vivement à l'Administration allemande (1), comme si elle aussi n'allait pas au devant des vœux légitimes de la population fla-

(1) La requête attaque l'Administration allemande et... Bissing va lui réserver le plus favorable accueil ! On me l'a changé ! A moins que les deux larrons — Bissing et le *Verbond* — ne soient de mèche ? Cette infâme fourberie expliquerait très naturellement le mystère.

Belgian War Press

mande. Nous relevons tout particulièrement ce point, parce que les franskiljons ont prétendu souventes fois, et encore tout récemment, que l'Administration allemande affichait ses préférences envers les flamands, au dam des wallons. A dater de cette requête on ne pourra franchement plus tirer cette conclusion (1).

La requête continue : « *Les flamands ont sans cesse et vigoureusement combattu pour exiger l'observation des lois qui les protègent, pour réclamer le droit sacré à une université flamande et, s'il en était besoin, pour en venir à la séparation administrative de la Flandre.*

Avec pareille insistance ils se tournent maintenant vers le remplaçant du Gouvernement Belge : vers le Gouvernement Général allemand en Belgique. Ils le suplient, *non seulement d'empêcher toute violation nouvelle de la législation des langues, mais* de veiller à l'observation de ces lois, *telles que les flamands les ont obtenues*, dans toute leur compréhension et leur tendance... » (2)

« *Les* droits de langue *ne sont qu'une partie de ce que les flamands tâchent d'obtenir. Leur but est* la pleine renaissance de leur peuple. *Que si les droits de langue ne sont pas même observés, tout rétablissement de la cité flamande est rendu impossible. Longtemps les flamands n'ont lutté pour leurs droits qu'avec le courage du désespoir. La reconnaissance de leurs droits de langue les réconforterait dans leur combat ; tandis que ceux qui n'ont eu que mépris pour leur langue et leurs mœurs n'ont jamais su gagner leur affection. Dans l'espoir que la renaissance de la Flandre sorte de la guerre actuelle, la devise de tout vrai flamand sera : ni français, ni haut-allemand, mais flamand en Flandre ! »*

Le Gouverneur Général a chargé son Département Politique de répondre aux signataires de la requête ce qui suit :

« *Son Excellence M. le Gouverneur Général a agréé volontiers vos représentations. Il voit dans vos chaleureuses déclarations une preuve nouvelle, si elle était nécessaire, de l'amour indéfectible et de la fidélité que les flamands vouent à leur langue maternelle et à leurs coutumes. Ces biens, auxquelles ils tiennent comme à leur vie, ils sont décidés à se les assurer aussi pour l'avenir, en dépit des efforts de l'esprit français-roman (sic)* ».

« *L'intention de M. le Gouverneur Général est d'aider à la réalisation des aspirations bien comprises du peuple flamand. En particulier il est disposé de veiller à l'application des lois belges qui doivent protéger la langue flamande, autant que les nécessités de la guerre le permettent (1). Il le fera en se conformant aux décisions de La Haye, auxquelles votre requête s'en réfère, et dans la mesure où cela ne por-*

---

(1) Voyez-vous le bout de l'oreille ? C'est là toute la raison de l'infecte comédie. Il est à supposer que la prose flamande n'était pas satisfaisante, pour qu'on ait jugé bon de substituer ici à la citation un condensé boche.

(2) La formule si précise (?) demandait évidemment à être suivie de quelques points. Bissing aura beau jeu. Il aime tant à faire le malin... Aussi nous ne nous étonnerons pas de lui voir découvrir les exigences les plus inattendues dans la supplique du *Verbond*.

(1) Ce bon Bissing ! Voyez un exemple de sa sollicitude : Son Administration oblige une famille — sous prétexte qu'elle habite Bruges — à n'imprimer pour un deuil que des faire-parts flamands. Vous avez tort de vous plaindre : c'est la pure loi belge que Son Excellence doit faire observer. La Haye en a décidé ainsi.

tera pas atteinte aux droits de la partie wallone du pays (1).

« *Les Administrations allemandes ne peuvent renoncer, dans les circonstances présentes, à l'usage de la langue allemande pour leurs correspondances. Des raisons de principe les y obligent comme aussi la nécessité d'expédier les affaires avec précision et sans retards. Mais cela n'implique aucunement une mésestime du néerlandais. Bien plus chaque habitant et chaque association peut se servir de la langue néerlandaise pour correspondre avec les Administrations allemandes, tout comme les autorités belges — l'état et les communes — sont tenues à le faire, suivant les lois du pays. M. le Gouverneur adhère de tout cœur aux vœux du* Verbond *qui voudraient voir sortir de la crise mondiale une Flandre régénérée, d'autant plus que le pays flamand a été si particulièrement atteint par les malheurs de ce temps* ».

Du correspondant bruxellois de la "Kölnische Volkszeitung", no 295, du 21 septembre 1915.

(2) Non, Excellence. Les wallons n'acceptent pas vos... bienfaits. Ils ne veulent rien vous devoir. S'ils ont des droits à faire respecter, belges, ils attendront avec patience et surtout avec dignité le retour du Gouvernement Belge. Ce n'est pas à un ennemi parjure et usurpateur qu'ils demanderont justice.

Note. — *La coïncidence était frappante : le 6 septembre le* Vlaamsche Nieuws *reproduisait l'appel à l'Allemagne, que M. De Cock avait lancé dans la* Vlaamsche Stem, *et peu de jours plus tard l'*Algemeen Nederlandsch Verbond *se tournait vers Bissing avec la requête, que nous venons de recueillir dans l'organe teuton triomphant ! Cela ressemblait à s'y méprendre à la docilité qu'on voue au mot d'ordre d'un chef. Mais, voilà que nous apprenons qu'on (?) aurait tripatouillé les textes de M. De Cock et que toute l'affaire demande un nouvel examen. L'équité exige que nous suspendions toute appréciation, jusqu'à ce que les responsabilités soient établies. Il y a quelque chose — puisque M le député Van Cauwelaert, que personne ne soupçonne d'antiflamingantisme, a élevé la voix pour une solennelle protestation. Mais quoi ...? Dans la pénible situation qui nous est faite en Belgique occupée, où la vérité n'a plus droit de cité, il ne nous reste qu'à patienter, et à attendre que nous soyons exactement documentés.*

Souvenirs d'une infirmière.

JE NE POUVAIS PAS SOUFFRIR.

Dans les « Souvenirs d'une infirmière » que publie dans « l'Echo de Paris » M. Delormes-Jules Simon, nous trouvons cet émouvant récit que intéresse certainement nos lecteurs :

— Lieutenant, c'est l'heure du supplice, dit l'infirmière, nous venons vous préparer à vous présenter au bourreau.

Il s'agit d'un éclat d'obus à extraire dans les reins. Elle ajoute :

— Vous n'avez pas déjeuné ? A cause du chloroforme.

— Mais si, madame... Aïe !... Impossible de bouger ?

— Comment ! vous avez déjeuné ?

— Oui... Je ne veux pas être chloro-

formé.

— Vous avez tort, l'opération sera peut-être longue... et vous souffrirez beaucoup. Laissez-vous endormir.

D'une voix ferme le blessé dit :

— N'insistez pas... Je ne veux pas.

Les infirmiers l'ont posé sur le brancard, et l'on se met en route.

On le hisse sur la table d'opérations, le médecin-major donne l'ordre de commencer l'anesthésie. Le blessé proteste :

— Docteur, je ne bougerai pas... J'exige qu'on ne m'endorme pas.

— Vous remuerez, ce sera très pénible pour vous et pour moi.

— Je ne broncherai pas.

Ses yeux gardent leur tranquillité, sa décision est irrévocable.

Il place son mouchoir sur sa bouche et attend sans qu'un muscle de son visage trahisse la moindre appréhension.

. . . . . .

Devant la difficulté de l'extraction, plusieurs fois on lui offre le chloroforme; chaque fois, avec une volonté inébranlable, il le refuse.

Doucement, l'infirmière essuie son front mouillé. Elle est remerciée par un regard reconnaissant.

Enfin le moment de la délivrance est arrivé, un soupir de satisfaction s'échappe de toutes les poitrines ; ce sont des félicitations et des mots admiratifs qui sortent de toutes les lèvres, mais le blessé les accueille avec ennui.

Dans la journée, faisant allusion à ce qui s'est passé le matin, l'infirmière lui dit :

— Vous devez être brisé... tant de souffrances !

Le lieutenant semble se recueillir et répond simplement, mais d'une voix un peu lointaine :

— Non, je n'y songe pas... Voyez comme il neige... je pense à tous les nôtres, sans abri, sans soins, qui là-bas grelottent en attendant l'heure de se rechauffer dans le carnage... Je voudrais être avec eux... Brisé ? Non, je n'ai pas souffert... Je ne pouvais pas souffrir, après tout ce que j'ai vu endurer autour de moi... Je vais vous dire, madame, pourquoi je n'ai pas voulu qu'on m'endorme.

Sa figure intelligente, pleine de caractère et de fermeté s'anime :

— Nous nous étions battus toute la journée dans un bois où nous étions fauchés ; fauchés est le mot. Au-dessus de ma tente passaient les balles et les obus ; j'entraînais ma section ; une nouvelle rafale des mitrailleuses ravagea tout sur son passage, m'atteignit et jeta bas une partie de mes hommes. J'essayai de me lever, mais j'étais cloué sur le sol... Et nous avancions si bien ! Le sous-lieutenant épargné prit le commandement.. La fusillade continua longtemps, les projectiles tombaient drus comme grêle, on était assourdi par d'effroyables détonations, par un fracas épouvantable ; au milieu de la confusion s'élevaient les gémissements des blessés et leurs hurlements... Puis le bruit se fit plus lointain... nous avancions donc toujours... Quelle joie inondait mon âme... Je criais à tous ceux qui m'entouraient pour leur donner le courage de souffrir : « On les a repoussés ! » Et de toutes ces bouches tordues par la douleur s'éleva un cri de triomphe. Mais la nuit était venue, la nuit, l'horreur des malades, la nuit où la souffrance se décuple, parce que rien ne vient la distraire, la nuit qui éteint tous les bruits étrangers à la torture du mal... La lune se couvrit d'un voile, la nuit noire eut une épaisseur d'encre, cependant que dans le lointain on apercevait

Belgian War Press

des lueurs d'incendie. Puis tout disparut recouvert de grandes fumées noires comme des crêpes... Nous étions là combien ? Epaves sanglantes qu'aucun secours ne pouvait atteindre, au moins jusqu'au matin... Mon cœur saignait plus que ma blessure, car de plus en plus s'élevaient les plaintes des blessés, elles remplissaient ces ténèbres, se confondaient avec elles dans une même et lugubre vision. Les uns criaient : « Maman! maman ! » cri suprême de l'homme en détresse ; d'autres m'imploraient ; et j'étais là, incapable de bouger, avec l'impression d'avoir été fixé sur la terre par le projectile qui m'avait assommé. Tout à coup, le vent rugit avec toute la violence de la tempête, la pluie inonde le sol... Un peu plus de malheur, un peu moins... au point où nous en étions !... Qui sait si dans de tels moments on n'en voudrait pas à la nature d'être paisible et sereine ? Les rumeurs, le tumulte de la tempête balayaient les cris, les gémissements des blessés, puis le calme se rétablit dans l'atmosphère et j'entendis distinctement les appels de mes hommes près de moi. L'un me disait : « Mon lieutenant, mon lieutenant, par pitié, secourez-moi ; si vous pouviez m'aider à changer de position... Je dois avoir les deux jambes fracassées... Vous ne pouvez pas ? Misère de misère, nous encore ce n'est rien... mais vous... pour les autres là-bas... que vont ils faire ?... Mon lieutenant, vous avez votre revolver? Quand il fera jour, il faudra m'achever, ce sera par humanité. » Brisé par la souffrance, par l'angoisse et le tragique de cet appel, je pouvais à peine parler ; je sentais que mes nerfs se détendaient, auraient trahi mon émotion ; j'osais à peine leur faire entendre le son de ma voix changée qui les aurait impressionnés. Mais je me reprochai cette faiblesse et je dis au malheureux que j'allais tenter de suprêmes efforts pour me diriger vers lui. Je n'avais pour me guider que le son de ses paroles, j'essayai de me traîner dans la boue gluante et tassée ; chaque fois je retombais impuissant, attrapant des ronces à pleines mains. J'avais les mains en sang, mais j'étais indifférent à ma propre souffrance. Qu'était-elle en présence de tout ce que je devinais autour de moi ?... Je fus obligé de dire au malheureux que je ne pouvais rien pour lui. Alors je me souviens que je me suis adressé à tous. J'avais retrouvé la fermeté de ma voix dans le désir de les encourager, de les soulager un peu.

Un de mes hommes plus éloigné qui ne m'avait pas vu tomber, s'écria : « Ah ! c'est vous, mon lieutenant ? Alors ça va aller, c'est comme si j'entendais une voix du ciel ! » Que leur ai-je dit ? Quelles visions ai-je fait passer devant eux ? Peu à peu, comme des petits enfants à qui on raconte une histoire pour les endormir, les moins atteints succombèrent au sommeil ; les autres disaient : Mon lieutenant, continuez ». Et je faisais défiler devant leur esprit tous les héros de l'antiquité, et ceux des temps plus rapprochés. Ils écoutaient, m'interrompant trop souvent par des plaintes étouffées, semant mon récit d'exclamations enthousiastes ; à d'autres instants, un silence profond régnait, le recueillement de l'attention, de l'intérêt qu'ils portaient à mes histoires et dans ce silence, l'horrible pensée me venait de ceux qui, couchés là..., étaient peut-être silencieux pour toujours. Combien étaient-ils ? Un cri terrible s'éleva, balayant tout... nous causant une stupeur... puis après le cri, ces mots : « Je meurs, tout mon sang coule, je meurs... et il va faloir mourir comme un chien...

un prêtre, par pitié... Il y en avait plusieurs dans la compagnie... je meurs... un prêtre ! » Que Dieu me pardonne si j'ai commis un sacrilège : j'ai changé ma voix, et suivi par l'obscurité, j'ai dit : « Je suis là, mon frère, je vous absous, faites un acte de contrition...

« Ah ! la voix de ce moribond cherchant ses mots — il est mort avant la fin de la prière... du moins je le suppose, car il ne répondit plus à nos appels, et le lendemain, on a trouvé le cadavre du pauvre enfant ».

La tête travaillée par le cauchemar de ce qu'il évoquait, la face ardente, la parole exaltée, les lèvres seulement agitées d'un frisson, le lieutenant suivait toutes les péripéties de cette nuit d'horreur. Puis l'éclat de ses yeux s'adoucit, son regard se voila de rêve et de songe, il murmura :

— Le jour se leva, dissipant le malaise inexprimable de l'obscurité... là-bas... dans le fond lointain, derrière ces bois voilés d'un brouillard bleuté... là-bas était le calme... les aimés. C'était pour eux qu'on avait souffert, qu'on souffre, qu'on souffrira encore et qu'on mourra sans regret, s'il le faut, car on n'a plus l'amour du soleil et de la vie, tout se confond dans un seul amour : l'amour du sacrifice... Et puis, en somme, qu'est-ce que notre existence ? Après avoir eu jadis, avant cette guerre, l'impression qu'on avait soi-même une grande importance, on a maintenant celle de n'être plus rien qu'un atome pendant l'opération ! Ai-je souffert ? Non, c'eût été une lâcheté d'éviter ce mal. Est-ce qu'à toutes minutes les nôtres n'en subissent pas de plus terribles ? J'ai fait passer devant moi toutes les tortures endurées par mes hommes, je n'ai rien senti dans ma chair, mon âme seule a été martyrisée...

Un sourire mélancolique, un peu ironique éclaira un instant son visage :

— Je ne me savais pas aussi adroit pour faire de la dentelle...

Il déplia son mouchoir que ses dents avaient déchiqueté pour arrêter les soupirs involontaires que la douleur eût pu lui arracher. Ce mouchoir n'était plus qu'une véritable dentelle.

« Quel grave sujet d'études, a dit Barrès, que les Français dans les tranchées ! Celui qui nous les ferait comprendre aiderait à débrouiller ce qu'ils désirent être demain ».

CAS BOCHES.

3) **L'Esprit Sadique.**

Au Luxembourg un feldwebel pénètre dans une petite ferme pour la brûler. Il ordonne à la femme de réunir ce qu'elle veut sauver et de sortir incontinent avec les siens. La pauvre veuve se jette aux genoux du soudard et obtient, grâce à ses huit enfants, qu'on préserve de la destruction le maigre patrimoine de sa famille.

Une heure après survient un *offizier*, il s'étonne que cette maison reste debout et intacte parmi les brasiers des habitations environnantes. Il entre, et sur son ordre la veuve lui explique comment elle est parvenue à toucher par ses larmes le feldwebel et ses hommes.

Ah ! dit l'*offizier*, vous avez trop d'enfants ! Où sont-ils ? Faites les venir. Les huit petits apparaissent devant la brute galonnée. Elle les fait aligner par ordre d'âge, puis, de sa main elle abat à coups de revolver les cinq aînés. L'*offizier* alors se tourne en ricanant vers ses hommes et leur dit : Maintenant, elle n'a plus trop d'enfants, vous pouvez incendier la maison.

Belgian War Press

Exploitation systématique.

Une proclamation allemande non sincère et un aveu allemand embarrassant.

Le gouverneur allemand de la Belgique occupée, baron von Bissing a adressé le 18 juillet 1915, une lettre ouverte à la population belge, pour se plaindre du peu d'empressement qu'elle apporte à seconder l'Administration allemande dans sa tâche. (Frankfurter Zeitung, nº 208, du 29 juillet 1915, erstes Morgenblatt, p. 2 et journaux de Bruxelles du 29 juillet 1915.)

C'est un hommage indirect mais clair rendu par l'occupant au patriotisme tenace et intransigeant de la Belgique occupée.

Evidemment le général von Bissing désirerait beaucoup que le concours sans réserve des magistrats communaux, des fonctionnaires, des employés de l'État, de l'ensemble de la population laborieuse, lui permît de libérer, pour les rendre aux services actifs de l'armée allemande, les milliers d'hommes du Landsturm affectés aux services de l'administration civile du pays. Les Belges eurent tôt fait de pénétrer l'économie de ce dessein. Fidèles à l'esprit de la Convention de La Haye, ils veulent bien ne pas contrecarrer les efforts de l'administration allemande, mais ils ne veulent à aucun prix coopérer même indirectement au renforcement de l'armée ennemie. Ils ont montré avec quelle énergie ils savaient résister aux menaces et aux violences (voir le 18e Rapport de la Commission belge d'enquête).

De même les promesses les laissent froids.

Ce n'est pas pourtant que le gouverneur général allemand ne prodigue les belles paroles.

On lit, par exemple, dans la Lettre ouverte citée ci-dessus.

« En dirigeant l'administration du pays en ma qualité de gouverneur général, je n'agis nullement par amour du despotisme ni pour favoriser uniquement les intérêts de l'Empire allemand; j'accomplis la mission difficile qui m'a été confiée et les multiples devoirs qu'elle m'impose envers la Belgique occupée. » (Texte reproduit d'après Le Bruxellois, *nº 299, 26 juillet 1915, édition A.)*

Les Belges refusent d'ajouter foi à de telles protestations de désintéressement. Est-ce à tort?

On a déjà pu se former une conviction là-dessus en consultant les documents officiels, renseignements positifs et témoignages publiés par le Bureau Documentaire Belge, spécialement les notes nos 14, 16, 19, 22, 43, 55, 60 (rapport de la fondation Rockefeller), 68, 72, 78, 98 (témoignage du Vorwaerts), *99 (témoignage du pasteur américain Tyler Dennet), 100 (rapport officiel de la Chambre de commerce d'Anvers) et 112. On trouvera, en outre, dans la* Métropole *du 14 mai 1915, le complément du rapport de la Chambre de commerce d'Anvers, fixant la situation à la date du 20 avril 1915.*

Mais pour connaître le véritable esprit qui anime l'Administration allemande, il y a mieux à faire que de consulter des « Lettres ouvertes » du Gouverneur général nécessairement entachées d'optimisme gouvernemental: c'est d'interroger les observateurs allemands mêmes qui ont été s'en assurer sur place pour en instruire ensuite le public allemand.

Là-dessus, les textes abondent dans la presse allemande. Nous n'en citerons que trois ou quatre.

Au lendemain de l'invasion de la Belgique, la Koelnische Volkszeitung, *nº 763 du 28 août 1914, imprimait déjà ce qui suit :*

« La Belgique passe à présent sous l'administration allemande; elle est placée sous

Belgian War Press

la garde du Landsturm allemand ; et elle doit désormais intervenir dans tous les domaines pour la satisfaction des besoins de notre armée en France, afin que la patrie allemande en soit soulagée. »

Quatre mois plus tard, la Vossische Zeitung, *du 8 janvier 1915, définissait ainsi le programme de l'Administration allemande en Belgique occupée :*

« Il faut tendre à ce que les sources productrices du pays servent à l'armée allemande et à toutes les industries qui sont à son service. »

En février 1915, un autre observateur allemand, d'une autorité particulière, le Docteur Ludwig Ganghofer, ami particulier et commensal de l'empereur allemand, envoyé spécial du journal officieux bavarois Münchener Neueste Nachrichten, *décrivait à son tour, avec un luxe de statistiques et une insistance d'affirmationim pressionnante, l'exploitation systématique, l'épuisement délibéré des ressources de la Belgique au profit des armées allemandes, qui était le mot d'ordre de l'administration civile allemande de la Belgique occupée* (Münchener Neueste Nachrichten, *nº du 26 février 1915, article 12e d'une série intitulée : « Voyage sur le front allemand) :*

« J'avais été pendant deux semaines, jour pour jour, sur pied, pour n'avoir encore qu'un aperçu général et grossi de ce qu'accomplit, dans le ressort d'un seul corps d'armée, la machinerie prudemment agencée et travaillant dans le calme, de nos étapes. Ce que j'ai vu ici dans un domaine limité, se répète de nombreuses fois, avec son utile résultat pour la patrie, sur toute l'étendue du front occidental.

» Tout le travail s'y accomplit en vertu d'un principe : Faire venir le moins possible d'Allemagne pour les besoins de l'armée ; tirer le plus possible du pays ennemi conquis ; et tout ce qui est superflu pour l'armée mais qui peut être utilisé au pays, le faire passer en Allemagne.

« En trois mois, le pays conquis a couvert les quatre cinquièmes des besoins de l'armée. Maintenant même, bien que les ressources utilisables du pays occupé par nous, commencent à se faire plus rares, le pays conquis couvre encore les deux tiers de ce dont a besoin notre armée de l'ouest. Par là, d'après une estimation moyenne, il est économisé pour l'Allemagne de trois millions et demi à quatre millions de marks par jour.

» Ce bénéfice de la victoire allemande s'accroît encore notablement des profits de la guerre économique menée conformément aux prescriptions du droit des gens (!) contre le territoire conquis, c'est-à-dire par l'utilisation des biens de l'Etat transportés en quantités énormes de la Belgique et du Nord de la France en Allemagne, tels que butin de guerre, approvisionnements de forteresse, céréales, lainages, métaux, bois précieux et autres produits à l'exception de toute propriété privée non réquisitionnée, qui pourra être saisie en cas de nécessité pour augmenter les approvisionnements allemands, mais qui sera aussi payée à son entière valeur. Ce que l'Allemagne économise et gagne par cette guerre économique, dirigée avec un esprit commercial, peut s'évaluer journellement à 6 ou 7 nouveaux millions de marks, de telle façon que le profit total réalisé par l'Empire allemand en arrière du front occidental, depuis le commencement de la guerre, peut s'évaluer à environ deux milliards, ce qui est pour l'Allemagne une éclatante victoire, représentée par l'épargne et l'accroissement de la force économique et pour l'ennemi une écrasante défaite, correspondant à l'épuisement de toutes les ressources financières de son territoire que nous lui avons enlevé. »

Ce qu'a fait la France.

EXTRAITS DU TIMES.

On ne peut pas encore raconter toute l'histoire de ce qu'a fait l'armée française, mais un résumé, même aride, permettrait de se rendre compte de l'importance de ses efforts. — Tous les lecteurs de la correspondance diplomatique qui se termina brusquement le 4 août, auront trouvé l'attitude de la France presque pédantesquement correcte. La plus fière des nations a fait pour la paix tous les sacrifices jusqu'au dernier. Durant les quelques années écoulées, elle n'avait pas été très bien servie par quelques-uns de de ses politiciens, mais elle l'avait été brillamment par ses diplomates. Aucun ambassadeur ne serait sorti de l'imbroglio diplomatique de juillet avec une plus haute réputation que M. Jules Cambon. La France connaissait les desseins de l'Allemagne, mais elle travaillait pour la paix. Sa nouvelle loi militaire n'avait pas encore pu sortir ses effets ; son approvisionnement en munitions était défectueux ; elle n'avait pas à satisfaire des ambitions belliqueuses et elle poussait l'esprit de conciliation jusqu'au plus haut degré compatible avec l'honneur. La guerre lui fut imposée, elle y entra les mains nettes. Elle n'était pas préparée, mais ce manque de préparation est la preuve de sa sincérité.

L'attitude de l'Allemagne en août dernier a été souvent mal interprétée. Nous parlons de sa folie en défiant l'Univers ; mais à ses yeux, ce n'était pas de la folie. Pendant toute une génération, elle s'était adonnée exclusivement à l'étude de la guerre et elle avait préparé une machine sans pareille dans l'histoire du monde. Elle croyait qu'elle seule était experte dans un monde d'amateurs ; elle se savait parfaitement armée et beaucoup plus nombreuse que les troupes d'une puissance ou de plusieurs puissances combinées. Elle avait prévu pendant longtemps la possibilité d'une guerre sur deux fronts à la fois contre la France et la Russie, et et elle avait ses plans en conséquence. Elle espérait répéter son exploit de 70 ; elle visait à écraser immédiatement la France, détruire ses armées, et la forcer à demander la paix. Alors la France écrasée et la Russie découragée, l'Allemagne pourrait à son aise s'occuper de son principal ennemi : l'Angleterre. Il est à noter que tout ce plan reposait sur l'écrasement immédiat de la France.

Si la « bataille sans lendemain » ne réussissait pas, tous les plans devaient être modifiés. La rapidité était le principe du projet allemand ; ce que l'Allemagne devait faire, devait être fait rapidement. Lors de la mobilisation, l'Allemagne avait 25 corps de première ligne ; elle en envoya 21 contre la France. Elle avait 33 corps de réserve, dont 22 furent envoyés sur le théâtre occidental ; 15 corps de landwehr dont 8 furent expédiés sur la France ; c'est-à-dire qu'elle fit franchir sa frontière ouest à 2 1/2 millions d'hommes. Et ce n'étaient que ses premières formations. Comme nous le verrons, la masse des formations ultérieures fut également dirigée sur l'ouest mais le nombre n'était qu'une partie de sa force. Grâce à un système d'espionnage en temps de paix, elle avait fait des préparatifs sur tous les champs de batailles possibles. Elle avait étudié le problème des forteresses frontières et avait préparé de gros obusiers qui broyaient le béton et l'acier.

Belgian War Press

Son immense force en transports automobiles lui permit de déplacer ses grandes armées à une vitesse inconnue dans l'histoire. Comme artillerie de campagne, elle avait au moins deux canons contre un des alliés.

Sa tactique consistait ào btenir le maximum de résultats dans le minimum de temps par une préparation écrasante de l'artillerie et des attaques d'infanterie en formations serrées. Elle pouvait gaspiller des hommes et des obus; elle avait abondamment des deux. En outre, elle était préparée à terroriser les civils et à se battre sans tenir aucun compte des lois de la guerre.

La politique de l'Allemagne était inconcevable, n'eut été son opinion qu'elle devait remporter une victoire décisive dès le début, ce qui lui permettrait de se moquer du monde entier. Mais la cruauté enfantine qui fera maintenant sa ruine, a été un attout terrible dans son jeu, lors de sa première descente sur l'ouest.

Contre cette invasion, arrivant comme un torrent, la France ne pouvait mobiliser qu'un million à un million et demi d'hommes. Sur le papier, le chiffre était plus élevé, mais, partie à cause du fait que sa nouvelle loi militaire était incomplète, et partie à cause du défaut d'équipements, elle ne pouvait pas espérer compléter ses effectifs avant plusieurs mois. L'Allemagne avait eu bien soin de prendre son vieil adversaire par surprise. Le général Joffre devait faire face à un problème dont la difficulté aurait épouvanté les plus grands chefs. Ses effectifs y compris ceux de la force expéditionnaire anglaise, n'atteignaient pas la moitié de ceux de l'assaillant. Il devait attendre l'attaque sur une ligne de 750 km. et, comme la rapidité supérieure de la mobilisation allemande assurait l'initiative à l'Allemagne, il ne pouvait pas prévoir où porterait le coup principal. Dans cette conjoncture, il suivit la fameuse maxime napoléonienne : « S'engager partout et voir venir ». Il devait tâter la force de l'ennemi sur toute la ligne... Mais simplement attendre et voir venir aurait conduit à un désastre, car la première vue aurait aussi pu être la dernière. Il appliqua donc une autre maxime de Napoléon et il conserva derrière le front une grande réserve stratégique. La tactique qui avait permis de gagner la bataille d'Iéna fut appliquée à la grande stratégie de toute une campagne. Si les troupes qui seraient les premières à prendre contact avec l'ennemi pouvaient retarder sa marche en se battant, et se retirer lentement en bon ordre, les réserves auraient le temps de se tourner contre l'envahisseur.

Un tel plan n'était possible que pour une défensive comme celle des Français. Certains faits devinrent évidents dès les premières semaines de la guerre. Le nombre des Allemands était certain ; il était certain aussi qu'une aile droite très puissante traverserait la plaine belge pour se rabattre sur la ligne de la Sambre : il était certain encore qu'un violent effort serait fait par les armées de Metz pour s'ouvrir par Nancy une route sur Paris. Mais il était impossible de deviner où se produirait l'attaque principale. Un commandant en chef, lorsqu'il a fait tous ses calculs, reste encore devant un jeu de hasard. Le général Joffre essaya de réduire le hasard au minimum. Ses armées-frontières se massaient le long de la Sambre et de la Meuse au début de la troisième semaine d'août. Il avait sur son flanc Nord une armée surveillant Verdun. Il résolut de marcher au devant du mouvement dirigé contre Nancy. Une avance française par la Lorraine arrêterait les corps bavarois, qui, sans cela, pourraient

être employés pour peser sur la Meuse et une offensive serait la meilleure défense pour la porte orientale de la France.

La situation au 23 août.

Tels étaient les éléments du problème français pendant la troisième semaine d'août. Nous savons ce qui s'était produit. Les quatre corps de la seconde armée de Castelnau, y compris le célèbre 9e corps commandé par le général Foch, traversèrent la frontière vers Metz tandis que la première armée de Dubail franchit la crête des Vosges. Le 19, les Français étaient à Sarrebourg, à cheval sur le chemin de fer entre Metz et Strasbourg, et ils descendaient tous les versants nord des collines. Mais le lendemain, ils furent arrêtés. Les Bavarois de Metz se portèrent violemment contre la gauche française entre Pont-à-Mousson et Château-Salin, la repoussèrent, et tout le centre et la droite durent se replier pour ne pas perdre contact. Deux jours plus tard, les Allemands étaient à Lunéville et immédiatement, ils se lançèrent contre le Grand-Couronné de Nancy dernière défense de l'entrée orientale. Le 23 août commença la bataille de Nancy sur un front qui s'étendait de Pont-à-Mousson à St-Dié.

Ce jour là, le dimanche 23 août, le général Joffre dût faire face à la période la plus critique de l'histoire de son pays, depuis Sedan. L'avalanche ennemie était lancée contre la ligne de la Sambre et de la Meuse, et elle était beaucoup plus formidable que les suppositions les plus folles auraient pu la prévoir. La droite allemande sous von Kluk et von Bülow, que l'on avait cru être au maximum de six corps, n'en avait pas moins de 9. Namur était tombé, ses forts pulvérisés par l'artillerie lourde qu'on avait imprudemment laissé arriver à portée. Une armée non attendue, celle des Saxons sous von Hausen, avait forcé la Meuse et percé le centre des Alliés. Les forts-frontières étaient inutiles, les gardes-frontières étaient défoncées, pendant qu'en Lorraine les Bavarois étaient victorieux et menaçaient de tourner le flanc de toutes les armées du Nord, et de couper leurs communications avec les réserves et avec la capitale. La porte septentrionnale de Paris était forcée, celle de l'est était menacée, et pour un moment, il sembla que les prévisions les plus pessimistes se réaliseraient et que Paris et les portes de la France étant perdus, les alliés seraient contraints de livrer une nouvelle bataille de Torres-Vedras sur la côte de la Biscaye. Les réserves stratégiques n'étaient plus disponibles. Elle se trouvaient, il est vrai, en Alsace, en Bourgogne et derrière Paris, mais le temps manquait pour les faire arriver ; il n'était pas possible de les amener sur le front ; le front devait donc reculer vers elles. Telle est en un mot l'explication des événements entre le 23 août et le 5 septembre.

La grande retraite.

Diriger avec succès devant un ennemi victorieux, une retraite est, d'après Frédéric le Grand, la plus difficile des opérations de guerre. Les allemands avançant à une vitesse incroyable, menaçaient d'envelopper les alliés sur la gauche ; le centre était percé sur la Meuse et à chaque instant nous attendions la nouvelle que notre flanc droit, en Lorraine, était tourné et que l'ennemi était derrière nous en Champagne. Aucun des plans stratégiques longuement étudiés, en temps de paix ne pouvait nous aider le moins du monde. Rien ne restait à faire qu'une re-

raite rapide et désespérée jusqu'à ce que nous ayons atteint une ligne sur laquelle une résistance serait possible. Dans cette crise, le général Joffre montra que si l'heure critique était arrivée, l'homme nécessaire était là. Une tête moins forte que la sienne aurait profité de succès locaux, tel que celui de Guise par exemple pour s'arrêter et résister ; ou bien, tenace dans son premier plan, il aurait attendu des réserves qui seraient certainement arrivées trop tard. Mais le généralissime français eut le courage de jouer la partie juste et de démasquer même Paris dans sa hardie défensive. On pouvait continuer à espérer, si seulement de Castelnau gardait la porte de Nancy.

L'histoire de la retraite anglaise est déjà connue ; on sait comment avec l'ennemi sur trois flancs, les anglais se sont arrachés de ses griffes, brisant son élan dans plus d'une violente bataille.

Cette résistance anglaise sauva les armées des alliés, car en ce qui concerne la retraite en elle-même, ce furent les anglais qui eurent à résister sur l'extrémité la plus périlleuse. On ne doit cependant pas perdre de vue les exploits de la 4e et de la 5e armées françaises. Elles avaient été battues dans de grandes batailles à Charleroi et sur la Meuse. A un moment donné, il semblait que la 5e armée serait encerclée entre Bülow et les Saxons ; pourtant, elle réussit à s'échapper bien qu'avec de nombreuses pertes, et le 4e jour de la retraite, elle put faire tête à Guise et exécuter une contre-attaque heureuse contre la garde prussienne. Ce jour-là les erreurs furent nombreuses et plus d'un général distingué fut « dégommé » car le général Joffre s'était imposé d'exiger un coéfficient maximum de capacités. Les pertes françaises furent très lourdes, comme il arrive toujours dans une retraite hâtive. Mais ce ne fut pas une armée disloquée qui se retirait par les vallées de l'Oise, de l'Aisne et de la Suippe, laissant derrière elle les vignobles et les tours de Reims, et ne se reposant pas tant qu'elle n'eut atteint le sud des vergers de la Marne et les plaines de la Champagne Pouilleuse. Il est dur pour des hommes d'abandonner à un envahisseur le sol de sa patrie ; il est dur en tout temps de battre en retraite, mais la retraite est plus dure encore après des batailles coûteuses. Les troupes, qui au début d'un mois de septembre brûlant, se retiraient entre Fontainebleau et Verdun, étaient de meilleure force combative que celles qui, une quinzaine auparavant, avaient garni la Meuse et la Sambre. Le malheur les avait rivées ensemble et leur avait donné une revanche à prendre.

Entretemps, Paris était exposé et, selon les Allemands, il était déjà tombé. Les observateurs de Berlin croyaient la guerre terminée et pensaient n'avoir plus qu'à recueillir les fruits de la victoire. Mais ils ne pouvaient pas voir les troupes qui traversaient les rues de Paris. Ils jugeaient mal la petite force anglaise, placée maintenant derrière la forêt de Crécy et les armées françaises, fatiguées mais non brisées, sur le petit Morin, dans la Champagne méridionale et sur les hauteurs environnant Verdun. Ils ne pouvaient pas deviner la qualité des réserves françaises actuellement au sud de Sézanne, ni le cerveau de Foch, leur général. Ils oubliaient que Castelnau, après un combat désespéré de 15 jours, occupait encore la trouée de Nancy.

Le samedi 5 septembre, le général Joffre informe Sir John French que l'heure de la contre-offensive avait sonné.

L'arrêt.

Les chefs de l'armée française étaient prêts et leurs hommes étaient déterminés et confiants comme au premier jour. Nous pouvons juger de l'ardeur des troupes par l'ordre du jour publié le 6 septembre au matin par leur commandant en chef : « Au moment où va commencer une bataille dont dépend l'avenir

du pays, il est de mon devoir de vous rappeler que le moment de regarder derrière nous est passé. Nous n'avons plus qu'une chose à faire : attaquer et repousser l'ennemi. Une armée qui ne peut plus avancer voudra à tout prix conserver le terrain qu'elle a conquis et se laisser tailler en pièces sur place, plutôt que de céder. Ce n'est pas le moment d'hésiter, et les hésitations ne seront pas permises. » Dans tous les rangs, depuis le plus humble soldat jusqu'au généralissime, on sentait que les jours prochains étaient les jours du Destin.

A ce moment-là, en Angleterre, nous ne nous rendions pas complètement compte de la nature de la crise. Encore étourdis par la grande retraite, tous s'abstenaient de suppositions et ne pouvaient qu'espérer. A Paris, on n'en savait pas davantage. Les nouvelles de la Marne arrivèrent donc sans aucune préparation. Le 5 septembre, von Kluck faisait tourner sa droite pour envelopper la 5e armée française ; les wurtembourgeois pressaient puissamment contre Vitry pour percer le centre français. Le Kronprinz avait poussé au sud de Verdun et attendait ses gros obusiers pour réduire Verdun comme Liége et Namur ; Maubeuge était à toute extrémité. A Nancy les Bavarois, sous l'œil du Kaiser lui-même, se préparaient à faire une trouée dans la barrière orientale. Si un homme blessé le 5 septembre eut repris connaissance le 12, il se serait éveillé dans un monde tout différent. Ce jour-là en effet, von Kluck lui-même, battu et tourné, se retirait hâtivement à travers les forêts de Compiègne. Von Bulow et la célèbre garde réduite à la moitié de son effectif, se retiraient sur l'Aisne. L'armée saxonne avait été vilainement ébranlée. Le duc de Wurtemburg, après avoir pressé pendant plusieurs journées contre le centre français, battait maintenant en retraite vers le nord de la Champagne Pouilleuse. Verdun était intact et l'armée française se retranchait à une distance qui tenait hors de portée les fameux obusiers de Krupp. En Lorraine les cuirassiers blancs s'étaient écrasés contre la ligne de Castelnau, Nancy était en sûreté et le Kaiser s'était réveillé d'un rêve qui ne s'était pas réalisé.

Les Facteurs de la victoire de la Marne.

La victoire de la Marne fut un triomphe d'un grand plan stratégique exécuté avec une précision mathématique. Le général Joffre avait reçu ses réserves et, quoique les forces allemandes fussent encore considérablement supérieures aux siennes, la bataille eut lieu. Elle eut lieu sur un front de 300 km. Ce fut la bataille qui se livra sur le front le plus étendu dont parle l'histoire et la direction d'une défensive sur un front aussi long et aussi dispersé fut un chef d'œuvre de coordination militaire. Quelques écrivains ont cru trop facilement que la bataille de la Marne avait été gagnée à la suite d'erreurs allemandes. Il est certain que von Kluck a commis des erreurs, mais le plan général allemand était bon et il fut bien près de réussir. Si von Kluck avait enveloppé l'armée d'Esperrey, si le duc de Wurtemberg avait percé le centre à Vitry, si Verdun avait succombé et si Castelnau avait été chassé des hauteurs autour de Nancy, les Allemands auraient remporté une victoire complète et Paris serait tombé entre leurs mains comme un fruit trop mûr. La bataille de la Marne a été gagnée parce que quatre de ces « si » ne se sont pas réalisés et qu'une hardie contre-offensive a réussi en deux points. Il serait difficile de dire si la victoire est due à un mouvement en particulier. Elle est due plutôt à une série d'actions audacieuses basées sur une stratégie générale bien conçue et bien coordonnée.

La gauche française que von Kluck espérait envelopper réussit à l'envelopper lui-même et le facteur principal du succès fut la brillante attaque par la 6e armée de Maunoury contre les arrières-gardes allemandes sur l'Ourcq. Le noyau de cette 6e armée commandé par d'Amade était depuis plus d'une semaine sur

la droite allemande, qui ne s'en préoccupait pas beaucoup. Mais, pendant les premiers jours de septembre, sous la protection de la forteresse de Paris, ce noyau fut augmenté en une formidable force. il reçut deux corps de première ligne et une partie du 19e corps algérien, ce qui portait ses effectifs à environ 150.000 hommes. Tous les autos-taxis de Paris furent employés pour l'amener rapidement sur le front lorsque le moment fut venu. L'exploit de Maunoury fut une des rares surprises réelles de cette guerre trop mathématique.

Pendant que Maunoury agissait ainsi contre les arrière-gardes, Sir John French et le général d'Esterey arrêtaient et tournaient l'avance principale de von Kluck, ce qui força ce dernier à reculer et à découvrir le flanc droit de Bülow. Le général Foch trouva là l'occasion d'exécuter le mouvement le plus sentationel de toute la bataille. Il se battait sur le nord méridional du plateau de Sézanne contre Bülow et contre la droite saxonne. Par un mouvement hardi commencé pendant l'obscurité d'une nuit de tempête, il enfonça un coin entre von Bülow et les Saxons, et pendant deux jours il livra une bataille sur deux fronts — exploit qui avait déjà été exécuté par notre 4e division à Le Cateau et que les Russes devaient répéter plusieurs mois plus tard à Przasnysz. Les hauts faits de Foch, pendant ces journées, alors qu'il enfonça la garde prussienne dans les marais de St-Gond et qu'il entama profondément les rangs des saxons sont déjà classiques. L'écrivain militaire le plus brillant de l'Europe se révéla comme le plus formidable combattant.

Le centre français.

Le succès de la gauche française serait resté indécis si le centre avait cédé. Au sud de Vitry eut lieu une bataille désespérée dans laquelle la 4e armée, sous Langle de Cary dût faire face aux Wurtembourgeois. Sous leur pression sauvage, les Français eurent difficile à garder le terrain mais, au moment le plus critique, le 9, ils reçurent comme renfort le 21e corps venant des Vosges. Ce jour-là, en outre, la retraite de la droite allemande commençait à produire ses effets sur le centre.

Plus à l'est, Verdun avait couru un danger mortel. Le kronprinz était arrivé au sud de la place et pendant 5 jours il avait bombardé le fort de Troyon sur la Meuse. Le général Sarrail, qui venait de prendre le commandement, reçut alors de Lorraine le 15e corps ce qui lui permit de conserver son terrain jusqu'à ce que le kronprinz fut contraint, le 11, de se retirer pour suivre le mouvement général. Depuis lors Verdun n'a plus été sérieusement en danger. Cette place a été défendue non pas par l'acier er le béton, mais par une armée de campagne.

Lorsqu'on écrira l'histoire de cette guerre, il se peut que la résistance de Castelneau parmi les montagnes boisées entourant la vieille capitale de la Lorraine, prendra place parmi ses plus beaux faits d'armes. Cette armée de Lorraine a été une pépinière de grands soldats. C'est d'elle que provenaient Foch et Maud'huy et c'est là que le 9e et le 21e corps reçurent leur premier entraînement à la guerre moderne. Depuis le 23 août jusqu'au 9 septembre, les français se tinrent sur la défensive. Ensuite, l'ardeur de l'ennemi vint s'émousser contre son front resté intact, puis les Français s'avancèrent en force, débarrassèrent les forêts de la frontière et, le 12, ils avaient regagné Lunéville et St-Dié et poussé leur ligne presque jusqu'à la frontière allemande. Cette porte, donnant sur à la France, était pour la campagne d'une importance plus vitale que l'inviolabilité de Paris même. Cette bataille de la Marne fut la fin de la première phase de la guerre. L'avalanche destinée à briser la résistance française avait échoué dans son but. La « bataille sans lendemain » était perdue sans espoir.

A suivre.

Quadruple Victoire des Alliés.

24.350 prisonniers. - 34 mitrailleuses. - 88 canons.

LA SITUATION.

On est toujours sous l'impression des bonnes, des excellentes nouvelles d'hier. L'émoi a été grand et la joie vive partout. Nous avons entendu bien des personnes dire que cette journée est la plus belle qu'ils aient vécue depuis la guerre.

Les communiqués officiels d'aujourd'hui confirment pleinement toutes les victoires obtenues et les développent encore. Partout les contre-attaques ennemies, auxquelles il fallait s'attendre naturellement et qu'il fallait même redouter, se sont produites sans le moindre succès. Et c'est là un nouvel avantage important pour nous.

Les Anglais, après avoir brisé ainsi la contre-offensive des Allemands, ont continué à avancer à l'E. de Loos. Ils ont compté jusqu'à présent parmi leurs prisonniers 53 officiers et 2.800 soldats et dans leur butin 8 canons et 32 mitrailleuses. Les Allemands ont battu si précipitamment en retraite qu'ils ont dû abandonner une très grande quantité de matériel de guerre.

Les Français eux aussi ont affermi et complété leurs succès. Il ont repoussé en Artois toutes les contre-attaques allemandes. Ils ont fait jusqu'à présent plus de 1.500 prisonniers dans cette région.

En Champagne, la bataille continue sans interruption, toujours à l'avantage des Français. Ceux-ci n'ont pas encore pu dénombrer leur butin, mais ils ont compté déjà 70 canons lourds.

Le Kronprinz a voulu créer une diversion en Argonne. Quatre fois ses troupes se sont lancées à l'assaut des positions françaises. Elles ont été repoussées avec des pertes énormes ; les Français n'ont pas reculé d'un pouce.

* * *

Sur les fronts italiens, c'est la victoire aussi. Les Autrichiens ont été battus dans une série de petits combats en différents points du front et, sur le plateau du Carso, les Italiens ont fait à nouveau d'importants progrès et consolidé les nouvelles positions acquises.

* * *

Sur les fronts russes enfin, une dépêche non officielle annonce des succès si beaux que l'on n'ose presque pas y croire. Les Russes auraient atteint Kowel au N. O. de Luck, place de premier ordre commandant des voies ferrées importantes. Les Autrichiens auraient évacué Brody, première ville de Galicie sur la voie de la retraite, et ils auraient jeté dans le Styr de grandes quantités de canons, mitrailleuses et munitions qu'il leur était impossible d'emmener avec eux.

* * *

Toutes ces informations confirment pleinement les espoirs que nous nourrissions hier. Elles auront, au point de vue moral surtout, une influence énorme sur la suite des événements. Electrisés par l'enthousiasme développé en eux, nos braves soldats vont décupler de valeur et se battre comme des lions. Si l'offensive générale peut être continuée, soutenue par un bombardement d'artillerie aussi puissant que celui qui se développe depuis cinq ou six jours, on peut s'attendre à des nouvelles toujours meilleures. Déjà, en tout cas, des coups sensibles ont été portés. S'il faut évaluer d'après le nombre des prisonniers, le nombre des morts et des blessés, les Allemands doivent avoir subi sur tous les fronts des pertes irréparables, qui aggraveront encore la pénurie d'effectifs dont nos ennemis souffrent tant déjà.

Belgian War Press

Les Alliés maintiennent toute leur avance. — Ils ont pris plus de 70 canons lourds. — Une contre-offensive en Argonne échoue totalement avec de lourdes pertes pour les Allemands.

Paris 28. — Officiel d'hier soir 11 h. :

Au N. d'Arras, la situation n'a pas changé. L'ennemi s'est borné à quelques vaines contre-attaques sur les positions qu'il a perdues.

Jusqu'à présent nous avons fait dans cette région plus de 1500 prisonniers.

En Champagne, les combats se continuent sans interruption. Nous nous trouvons maintenant sur un front très étendu contre la deuxième ligne de tranchées allemandes.

Nous n'avons pu déterminer encore combien de canons nous avons pris au total, mais jusque maintenant on a pu cependant compter déjà 70 canons lourds de campagne, dont 23 ont été pris par les Anglais.

En Argonne l'ennemi a prononcé une attaque qui échoua complètement. L'infanterie ennemie s'élança quatre fois de suite sur nos tranchées de La Fille Morte après un violent bombardement au moyen d'obus de différents calibres et de bombes asphyxiantes. L'ennemi pénétra jusqu'à nos positions avancées où il fut immédiatement repoussé par notre feu. Partout, sauf en quelques points, l'ennemi subit des pertes énormes.

Les Anglais repoussent eux aussi la contre-offensive ennemie et continuent à progresser. Ils font 2800 prisonniers avec un énorme butin de guerre.

Londres, 27. — Officiel du maréchal French :

Le maréchal French dit dans son rapport que, au N.O. de Hulluch, les Anglais ont repoussé plusieurs contre-attaques des Allemands en leur infligeant des pertes énormes.

L'offensive Anglaise continue à progesser à l'E. de Loos.

Nous avons fait prisonniers 53 officiers et 2800 soldats et pris 8 canons et 32 mitrailleuses comptés jusqu'à présent.

Les Allemands ont laissé derrière eux une grande quantité de matériel de guerre.

Un beau succès Belge à l'Yser.

La Haye, 27. — Communiqué officiel belge du 26 :

L'artillerie ennemie montre peu d'activité. Dans la nuit du 25, nos troupes ont conquis un poste d'écoute allemand dont les occupants : 15 hommes et un sous-officier, ont été capturés. Un lance-bombe a été pris comme butin. L'occupation de ce poste par nos troupes a forcé les Allemands à évacuer 200 mètres de tranchées le long de l'Yser.

La Victoire Italienne.

Les Autrichiens battus — Les Italiens font d'importants progrès sur le Carso.

ROME, 28. — Officiel :

Hier de petits combats, ont eu lieu dans différents secteurs ; l'ennemi a été battu partout.

Notre artillerie a décimé dans la vallée de Coritica des colonnes ennemies.

Sur le plateau du Carso, nous avons fait, par d'irrésistibles attaques d'infanterie, d'importants progrès. Nous avons ensuite fortifié les positions conquises.

La Victoire Russe.

Les Russes à Kowel — Les Autrichiens évacuent Brody et battent en retraite en jetant dans les fleuves canons, mitrailleuses et munitions.

Petrograde, 28, — Non officiel.

Les Russes ont atteint Kowel. L'ennemi a évacué Brody.

Les Autrichiens ont cessé de fortifier les villes qu'ils occupent en Volhynie. Dans leur retraite précipitée, ils ont jeté dans le Styr de nombreux canons et mitrailleuses et de grandes quantités de munitions.

Les Nouvelles (Maestricht), *29 sept. 1915*.